revu ces anciennes figures ; le temps les a quelque peu maltraitées, mais elles nous représentent du moins de vieux amis que l'on n'a pas oubliés, et que l'on revoit toujours avec plaisir.

C'est d'ordinaire un triste, un affligeant spectacle que celui qui nous est donné par de toutes jeunes filles, par des enfants, figurant en troupe sur un théâtre. La vue de ces pauvres petits êtres, auxquels on impose des gestes, des allures, quelquefois même des paroles, qui ne sont point de leur âge, renferme quelque chose d'attristant et de pénible. Il n'en saurait pourtant être ainsi pour les petites danseuses viennoises qui ont, par deux fois, en un an, attiré la foule à l'Académie nationale de musique. C'est merveilleux et plein de grâce, et les yeux sont charmés de voir s'agiter, bondir, se grouper cette troupe de jeunes têtes portées sur de charmants petits corps, et tout cela sans raideur, sans gêne, comme des enfants qui seraient là dans l'intérêt de leur propre plaisir, avec la vivacité dans le regard, le visage rose et frais, de la bonne humeur et de la santé. Ici point d'arrière pensée qui empoisonne votre plaisir, point de tortures présumées qui affligent ; c'est animé, c'est gracieux comme l'enfance en liberté, charmant et pur comme la jeunesse.

J.-C. GAUBIN.